

Rêves de grandeur

Jean-Jacques Bernier

Volume 42, Number 172, Fall 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53181ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bernier, J.-J. (1998). Rêves de grandeur. *Vie des Arts*, 42(172), 26–27.

Rêves de grandeur

Jean-Jacques Bernier

et d'artistes plus jeunes, on peut faire une biennale avec uniquement des œuvres récentes et on peut faire une biennale uniquement avec des artistes vivants ou avec un mélange d'artistes vivants et d'artistes morts; ça a été le cas à la biennale de Lyon. D'autres biennales vont dire: non, c'est uniquement les artistes vivants et jeunes. La biennale de Montréal est pour les artistes vivants, c'est un mélange d'artistes reconnus, dans la jeune cinquantaine et d'artistes beaucoup plus jeunes, nés dans les années '60. Alors donc il y a une espèce d'éventail. La sélection des artistes s'est faite autour de la poésie, de l'humour et du quotidien – ce ne sont pas de grands bonzes, sauf quelques exceptions, qui sont plus âgés, mais dont le travail reste encore marginal. Ian Hamilton Finley a quand même 70 ans, et son travail commence à être reconnu; le travail de Buren, qui a quand même pas loin de 60 ans, est encore considéré comme celui d'un jeune artiste.

La biennale de Montréal, c'est pour l'instant une biennale pour les artistes vivants, de différentes générations, davantage axée sur un travail plus actuel que sur un travail reconnu par les grands musées.

VdA: C'est une biennale où les artistes sont invités directement...

C.G.: Il y a deux types de biennales; à Venise, il y a des pavillons nationaux, chaque pays est responsable des artistes qu'il expose dans son pavillon, et il y a aussi le pavillon central, le pavillon thématique de la biennale de Venise, qui est sous la responsabilité d'un commissaire. À Montréal, on n'a pas de pavillons nationaux, le CIAC embauche un commissaire – cette année c'est le directeur du CIAC, ce qui ne sera pas nécessairement le cas dans les prochaines éditions – qui est responsable de la sélection des artistes, une sélection qui est faite sur invitation. Mais on a aussi demandé aux artistes canadiens de soumettre des projets pour la biennale, et on a reçu cinq cents dossiers, ce qui a entraîné un processus de sélection très difficile. Il y a des biennales où il n'y a jamais d'appels publics qui sont faits. C'est aussi quelque chose dont il faudra discuter pour la biennale de Montréal de l'an 2000. □

DURE TÂCHE QUE DE RÉSUMER, MÊME EN LAISSANT DE CÔTÉ LE VOLET CINÉMA

DE POÉSIE, LES QUATRE EXPOSITIONS PRINCIPALES QUI FORMENT LA PREMIÈRE ÉDITION DE LA BIENNALE DE MONTRÉAL. AU PROGRAMME, *TRANSARCHITECTURES 02*, C'EST LA VIE ET LES CAPTEURS DE RÊVES, COMPORTANT UN VOLET ARTS ÉLECTRONIQUES, QUI REGROUPENT AU TOTAL 70 ARTISTES, ARCHITECTES OU GROUPES.

L'impressionnant déploiement de la biennale de Montréal conserve une échelle humaine, en partie grâce au fait que l'on peut voir de chez soi, sur Internet, dix-sept des dix-huit œuvres qui composent le volet arts électroniques. La visite est aussi allégée par le thème même de la biennale, *poésie, humour et quotidien*, qui ménage des sourires ici et là. L'exposition principale, *Les Capteurs de rêves*, est répartie principalement sur trois sites qui fragmentent d'autant sa visite et pondèrent l'assaut sensoriel.

Dans l'ensemble, on peut parler d'un succès mitigé pour le Centre international d'art contemporain de Montréal; la biennale de Montréal 98 comporte plusieurs réussites – la plus spectaculaire étant peut-être l'œuvre de Chen Zhen, *Pied-à-terre* (1998), au bassin du Vieux-Port. La visibilité est excellente grâce aux œuvres disséminées dans la ville et à l'utilisation du Marché Bonsecours, point de ralliement des touristes. La sélection des œuvres et le ton qui a été donné à l'événement devraient permettre à un large public de découvrir et d'apprécier l'art contemporain en toute convivialité.

Enfin, les organisateurs ont fait preuve d'esprit pratique – et réussi à étirer leur budget puisque, on le sait, la biennale de Montréal manque de souffle de ce côté – en englobant deux expositions déjà prévues, soit *Transarchitectures 02* au Centre de design de l'UQAM et *Surface du quotidien: La pelouse en Amérique* au Centre canadien



Chen Zhen
Pied-à-terre, 1996-1998
Bateau de pêche, bois, métal, vêtements, pneus, bidons et objets divers, 7 m x 13 m x 5 m
Coutoiserie de l'artiste et
du CIAC en collaboration avec la Société du Vieux-Montréal.

d'architecture, en cours depuis le début de l'été. Bien que la biennale de Montréal reste selon les mots de son directeur, Claude Gosselin, la plus petite des biennales internationales, elle peut ainsi offrir un éventail de manifestations justifiant le tourisme culturel espéré par ses promoteurs; le public montréalais aura quant à lui l'impression qu'on lui propose beaucoup moins que ce à quoi il serait en droit de s'attendre d'un événement de ce type.

Les Capteurs de rêves proposent un accrochage en général solide, quoique plus faible du côté du Marché Bonsecours: Kim Adams, Jocelyne Allouche, Jérôme Fortin y sont égaux à eux-mêmes, et ceux qui ne connaissent pas encore leur travail



Fastwürms
Kuvén II, 1998
Vue partielle de l'installation

découvriront des œuvres de qualité, mais leur apport est sans surprise. Claude Lévêque et Trevor Gould déçoivent, de même que, exceptionnellement, Gilles Mihalcean.

Anya Gallaccio, avec un arc-en-ciel naissant de la silice, Charles Guilbert avec une constellation aérienne de croquis, Stephen Schofield avec une sculpture multiple, Charles Ledray et ses étonnantes miniatures raniment cependant un intérêt vacillant.

Cet intérêt se trouve plus justifié dans les locaux du CIAC, où John Heward en impose avec des *Abstractions* sur lesquelles il faudrait revenir plus longuement. Fastwürms avec *Kuvén II* et Serge Lemoine avec ses *Trous noirs* désorientent une perception habituée à des propositions trop sages, alors que Karilee Fuglem – *Untitled (Le mur qui respire)*, 1997 – sait se renouveler en déclinant cette fois ses formes pulsantes sur le mode de la peinture.

La vidéo n'est pas en reste au Musée Juste pour rire, avec les défilés royaux parallèles de Steve Reinke, qui perdent leur faste et leur solennité par la répétition et s'engluent dans un ridicule pesant; ou avec les impertinences de Sylvie Laliberté, la théâtralité de Asta Gröting, le symbolisme techno de Mariko Mori... *Les Capteurs de rêves?* Oui, mais la définition s'applique tout autant au *BeWare02*; *Satellite* du collectif Sensorium, qui ouvre au même endroit la section électronique et qui propose une lecture tactile de la température

à la surface de la terre, mesurée par un satellite météorologique. Le cadre un peu étouffant du Musée et l'obscurité ambiante dans cette partie de l'exposition font ressortir le côté merveilleux de ce contact.

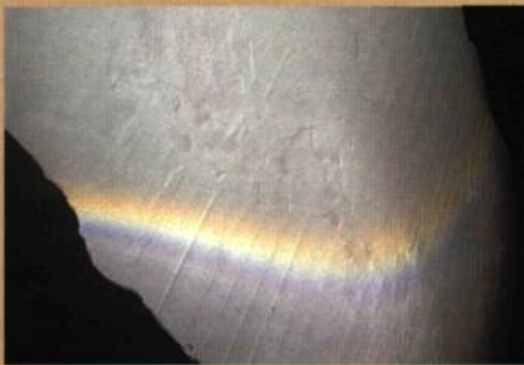
Sensorium, qui regroupe au Japon un noyau dur de six artistes mais qui bénéficie de l'apport d'une trentaine de collaborateurs occasionnels, effectue une exploration remarquable¹ des possibilités de l'Internet, tout comme Mouchette, des Pays-Bas, dont le site est tout simplement incomparable. La sélection, sous la responsabilité de Sylvie Parent qui dirige aussi le Magazine électronique du CIAC, permet d'obtenir une vue d'ensemble des productions originales sur Internet et de découvrir quelques joyaux.

C'est la vie, toujours au Musée Juste pour rire, nous ramène au quotidien et – très fortement – à la composante humour de la large trilogie thématique de la biennale de 1998. L'exposition a le défaut de présenter une apparence trop homogène – photos généralement en noir et blanc et vidéos sur moniteurs – en regard de ce qui nous est montré ailleurs dans la biennale mais les *Paysages aux*

auxquelles il faudra remédier pour y parvenir, il faut relever une très forte représentation locale (50% des artistes); c'est là un critère imposé par des fonctionnaires et qui mériterait d'être assoupli pour un événement qui vise le réseau international, mais qui aurait mieux passé si la représentation internationale nous avait proposé davantage de pièces majeures. *Transarchitectures 02*, développée indépendamment de la biennale, promet plus qu'elle ne tient et le visiteur en retire bien peu malgré tous ses efforts pour tenter de dégager un sens des propositions noyées dans un mauvais design de présentation. La biennale aura avantage pour ses prochaines éditions à mieux évaluer les événements qu'elle cautionne, même si ceux-ci permettent d'étirer la sauce.

Le Mois de la Photo, De fougue et de passion, Peinture Peinture dans une moindre mesure, les événements organisés par le Musée d'art contemporain, par le CIAC lui-même et par le Centre canadien d'architecture nous ont habitué depuis un an – et bien davantage dans le cas de ces derniers – à un fourmillement d'activités qui place haut la barre des événements majeurs. La biennale de Montréal en souffre un peu mais apportera une *plus* en transposant cette énergie au niveau international. ▢

¹ On peut consulter les sites des artistes sélectionnés à partir du site Internet du Centre international d'art contemporain de Montréal, au <http://www.ciac.ca>



Anya Gallaccio
Chasing Rainbow, 1998
Poudre de verre, deux lampes
Dimensions variables
Collection de l'artiste, Courtoisie du CIAC
Photo: Guy L'Heureux

yaourts de Joachim Mogarra et les *sculptures-minutes* de Erwin Wurm profitent justement de l'ennui qui s'installe pour mieux surprendre et réjouir.

En résumé la biennale de Montréal 98, modeste, tire tant bien que mal son épingle du jeu; si la preuve indubitable de son importance pour le milieu international reste à faire, elle a du moins le mérite d'exister et l'occasion de se bâtir une réputation, ce qui est déjà beaucoup. Parmi les faiblesses

CENTRE INTERNATIONAL
D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL
MARCHÉ BONSECOURS
MUSÉE JUSTE POUR RIRE
GOETHE-INSTITUT MONTRÉAL
CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE
CENTRE DE DESIGN DE L'UQAM
CENTRE CANADIEN D'ARCHITECTURE

DU 27 AOÛT AU 18 OCTOBRE 1998